

Avant-propos

Beaucoup de gens vont et viennent dans ce livre. Tous portent des noms d'emprunt : l'Avocate, l'Ethnologue, le Sceptique, le Philosophe, l'Étudiante, l'Auditrice, le Colonel, le Cuisinier, l'Écolier, etc. Certains n'ont d'autre existence que fictive. Mais ce n'est pas le cas de tous. Moi-même, par exemple, l'Ethnologue, j'existe bel et bien. Je ne peux pas en apporter la preuve formelle, mais j'existe. J'existe en chair et en os. C'est le cas aussi de l'auteur. Lui aussi existe en chair et en os. Il m'arrive même assez souvent de discuter avec lui. Avec lui ou les autres. De quoi parlons-nous? De tout et de rien, de la pluie et du beau temps. Vous vous demanderez bien sûr si ce qui se dit ici a un quelconque rapport à la réalité. Aucun, naturellement. Tout est inventé.

Qui sont-ils, ces gens? En gros des dissidents, littéralement des gens qui s'assoient en travers. En travers de quoi? Je dirais, de l'opinion commune. Ils suivent leur voie propre qui n'est pas celle des autres. On ne saurait pour autant les confondre avec des marginaux. Les marginaux sont pour la plupart bien visibles et repérables. Bien fichables aussi par conséquent. On connaît tous les détails de leur vie. On sait qui ils sont et où ils habitent, avec qui ils sont en relation, combien de fois ils ont été arrêtés par la police, etc. A ce titre ils sont parfaitement intégrés, ne posent également aucun problème. Il en va différemment des dissidents. Eux, au

contraire, en règle générale au moins, n'ont jamais eu affaire à la police. Ils mènent des vies sans histoires. Non pas tous, peut-être, mais la plupart quand même, affichent un grand amour pour le système en place, système en lequel, au demeurant, ils occupent, occasionnellement, des fonctions importantes (le Colonel, par exemple). Mais ils gardent une « pensée de derrière la tête ». L'expression, on le sait, est de Pascal : « J'aurai aussi mes idées de derrière la tête » (Pensées, fragment 310). La pensée de derrière la tête est celle qu'on garde pour soi, éventuellement qu'on exprime en privé (en famille, dans un cercle d'amis sûrs, etc.). Mais en privé seulement. En public, jamais. En public elle reste derrière la tête.

Tous donnent l'impression de bien se connaître, et même de se comprendre. Quand et comment sont-ils entrés pour la première fois en contact, je l'ignore. Il y a des gens avec lesquels on se sent naturellement en confiance, d'autres non. Personnellement, je l'avoue, je préfère passer mes soirées avec l'Avocate, le Philosophe ou le Sceptique qu'avec la Cheffe, l'Activiste ou l'Apparatchik. Je ne saurais en donner exactement la raison, mais c'est ainsi. On aurait quelque peine également à les étiqueter. Beaucoup sont des « chrétiens de l'extérieur », entendons par là des gens aimant l'Évangile, se reconnaissant dans l'Évangile, mais n'adhérant pour autant à aucun dogme, à aucune ecclésiologie. Tous, en outre, se réclament de l'héritage des Lumières. Ça n'est pas en soi contradictoire. Les Lumières s'inscrivent en continuité directe avec le christianisme, d'une certaine manière, même, en marquent l'accomplissement. Il n'est pas nécessairement

évident aujourd'hui de se réclamer des Lumières. Les Lumières ont souvent mauvaise presse. « Où la religion sert de prétexte, les parentés même deviennent infiables, avec couverture de justice », disait Montaigne (Essais, II, 16). On pourrait en dire autant des Lumières. Les Lumières servent aujourd'hui souvent de prétexte, de prétexte pour faire toutes sortes de choses n'ayant que peu de rapports avec les Lumières, entreprendre certaines guerres, par exemple, ou encore liquider les libertés publiques. On pourrait aussi parler d'alibi. Mais les Lumières elles-mêmes ne sont pas responsables du rôle qu'on leur fait jouer, ni en conséquence non plus des dérives qu'elles connaissent.

Le repli sur la sphère privée doit s'entendre comme une conséquence logique de l'effacement actuel de l'espace public. En clair, c'est la contrepartie de la dictature. Lorsqu'il n'est plus possible de s'exprimer au plan public à cause des risques auxquels on s'expose en le faisant, on se replie tout naturellement sur la sphère privée. C'est une démarche politique, mais qui équivaut paradoxalement à tourner le dos à la politique. Elle se produit en réaction à la disparition même de la politique républicaine (ou de la forme républicaine de la politique). Le citoyen cesse alors de se comporter en citoyen pour privilégier la vie de famille, la lecture d'ouvrages savants, l'amitié philosophique, d'autres choses encore de ce genre. C'est une réaction normale, elle relève de l'autodéfense. On continue, certes, à s'intéresser à l'actualité, éventuellement même à la commenter, mais à partir d'une position qui n'est plus celle de l'acteur politique, moins encore du candidat à l'exercice du pouvoir, mais du pur spectateur, qui

plus est du spectateur désengagé. On ne cherche plus, en l'occurrence, à convaincre personne, on se contente de dire les choses telles qu'on les voit, dans un style forcément allusif, mais en même temps assez transparent pour qui sait lire entre les lignes. Cette situation-là n'est pas absolument sans précédent. Citons en exemple l'agonie de la république romaine, au temps de César-Auguste, ou encore le basculement de la première Renaissance dans la seconde au milieu du XVI^e siècle, avec la Contre-Réforme tridentine et l'essor de l'absolutisme.

Plus près de nous, on pourrait aussi évoquer l'ancien bloc de l'Est. Les gens s'étonnent bien évidemment quand on compare l'évolution actuelle du régime occidental avec ce qui se passait autrefois à l'Est. Ils ouvrent de grands yeux. Cette comparaison n'est pourtant pas infondée. Il faudrait ici relire Zinoviev. En 1977, dans les Hauteurs béantes (p. 485), celui-ci ne déclarait-il pas : « Nos problèmes sont les problèmes occidentaux poussés jusqu'à leurs limites extrêmes sur le terrain ivanien » ? Et cinq ans plus tard, dans Nous et l'Occident (p. 147) : « En Occident il y a plus qu'il n'en faut des bases objectives pour le communisme ». L'histoire ne l'a pas démenti. Et donc, comme à l'époque communiste, la tendance, aujourd'hui, est au repli sur soi. Au repli sur soi et sur la sphère privée. On ne s'exprime pas moins aujourd'hui qu'on ne le faisait autrefois, mais quand on le fait, j'entends sérieusement, c'est toujours à huis clos. Les portes, le plus souvent, sont même fermées à double tour. On pense ici aux bavardages des Hauteurs béantes, mais ce n'est pas le seul exemple. On pourrait aussi citer Zamiatine, Kundera,

etc. Ici même on ne trouvera que des bribes de conversations. Des bribes ou des miettes. Elles recouvrent une période allant d'août 2006 à décembre 2007. La plupart ont été publiées sur le blog de l'auteur, intitulé l'Avant-blog. On a récupéré ici tout ce qui était récupérable.

L'ETHNOLOGUE

Enchaînement causal

Le problème en lui-même est relativement simple, dit le Philosophe, on pourrait très vite le régler. Des moyens existent, tout le monde les connaît. Mais leur seule évocation soulève déjà des tempêtes. Que dis-je, le simple fait d'y penser, de donner l'impression d'y penser. Rien d'étonnant dès lors à ce que les choses se dégradent, aillent de mal en pis. C'est le contraire, à vrai dire, qui surprendrait. En même temps, les gens dépriment, en viennent à voir la vie en noir. Ils dorment mal, font la queue chez leur généraliste, etc. Regarde aussi le taux d'accroissement annuel de consommation des psychotropes, ou encore des neuroleptiques. Tout cela est lié. Tu veux dire quoi par là ? dit l'Étudiante. Je veux dire que qui veut la fin veut les moyens, dit le Philosophe. Si l'on ne veut pas les moyens, on ne veut pas non plus la fin. Je ne dis pas qu'il faut vouloir la fin, on peut très bien ne pas la vouloir. Mais si on la veut, il faut aussi vouloir les moyens. Cela forme un tout. Qui ne veut pas les moyens n'aura jamais non plus la fin. Bref, selon toi, tout le monde est coupable ? dit l'Étudiante. Coupable, non, ce n'est pas un problème de culpabilité. Clairement, en revanche, de responsabilité. Les gens sont responsables de ce qu'ils font (ou ne font pas). Et donc ils doivent en assumer les conséquences. Ils ont très exactement ce qu'ils ont voulu. Ils l'ont voulu, eh bien, ils l'ont.

Suivons-le-mouvement

Je me souviens d'une de leurs émissions, dit l'Ethnologue. C'était sur le politiquement correct. Pour en parler, ils avaient invité deux spécialistes : Très-dans-la-ligne, un robespierriste de stricte obédience, et Très-dans-le-vent, qui tire à vue sur tout ce qui bouge. Très-dans-la-ligne s'est fait un nom, il y a une dizaine d'années, en dénonçant les menées suspectes d'un certain nombre d'ennemis du genre humain, des gens auxquels il reprochait de ne pas avoir embrassé avec assez de ferveur la cause du Bien dans la dernière en date des batailles cosmiques l'opposant, justement, au Mal. Jusqu'alors, il menait une vie calme, personne ne s'intéressait particulièrement à lui. Du jour au lendemain, il est devenu une vedette. L'Émission le présente comme un grand écrivain, l'avenir même de notre littérature. Et lui-même, bien sûr, le croit. Quant à Très-dans-le-vent, c'est un ex-président du Parlement, il répète à la lettre tout ce qu'il entend dire autour de lui. Je te laisse imaginer ce qu'a été le débat. Je préfère encore les débats à trois, dit le Philosophe. Tant qu'à faire, pourquoi n'ont-ils pas invité aussi Suivons-le-mouvement ? C'est un esprit libre. As-tu lu son récent article dans le Journal ? Il réclame des mesures.

Le Grand Inquisiteur

Quand même, dit le Lecteur, je vous trouve bien sévère. Bien sévère à l'égard du Grand Inquisiteur. Pourquoi en dire autant de mal ? On en aurait bien besoin, aujourd'hui, du Grand Inquisiteur, ne croyez-vous pas ? Et même, peut-être, d'un Deuxième. Que dis-je, d'un Troisième encore. Et d'un Quatrième. Au moins, avec eux, les choses ne traîneraient pas, elles seraient vite réglées. Soit, dit l'Auteur, mais qui vous dit que le Grand Inquisiteur ait tellement envie de vous aider ? Vous vous faites, à mon avis, beaucoup d'illusions à son sujet. Objectivement parlant, l'évolution actuelle lui est on ne peut plus propice. Elle est on ne peut plus conforme à ses intérêts. A son point de vue à lui, on ne saurait en imaginer une meilleure. Pourquoi donc la combattrait-il ? De fait, à y regarder de près, il fait tout pour la favoriser. Vous ouvrez la bouche, vous avez l'air tout surpris, mais c'est la réalité. Contrairement à ce que vous pensez, cher Lecteur, le Grand Inquisiteur n'est en aucune manière de votre côté mais du leur. Complètement du leur, même. Ne vous en déplaît, vous êtes une gêne pour lui. Vous lui coûtez beaucoup trop cher. Le plus tôt, donc, vous disparaîtrez, le mieux il s'en portera. Que faire alors ? dit le Lecteur. Vous ne choisissez pas toujours votre ennemi, dit l'Auteur. C'est lui-même, assez souvent, qui vous choisit.

Se mettre à l'écoute

Je ne lis jamais les journaux, dit l'Ethnologue, occasionnellement seulement *Le Monde* (pour la rubrique des voyages). En revanche il m'arrive d'écouter l'Émission. Tu sais ce qui se dit couramment : on dit que l'événement en lui-même n'existe pas. Non, l'événement n'existe pas, ce sont les journalistes qui le font (le « créent », comme on dit aussi). Concrètement parlant, cela signifie que ce sont eux qui décident de quoi l'on parle ou ne parle pas, quand et comment on en parle, combien de temps, en quels termes, etc. Eux seuls, et personne d'autre. L'Émission en est une illustration. Quand je me branche sur l'Émission, je n'entends en fait que les journalistes. Je n'entends qu'eux seuls, car eux seuls, effectivement, ont droit à la parole. Non seulement ils posent les questions, mais ils donnent aussi les réponses, éventuellement même les réponses aux réponses, les réponses aux réponses aux réponses, etc. Et les autres, me demanderas-tu ? Ils sont tout ouïe, certains prennent même des notes. De temps à autre ils interviennent, mais très vite on les interrompt, souvent même au milieu d'une phrase. C'est notamment le cas quand ils disent quelque chose d'inattendu, à plus forte raison encore de non conforme. Là, l'interruption est automatique. Certains se rebiffent, mais c'est rare. Bon, dit l'Étudiante, il faudra que je me mette à l'écoute. J'ai justement un travail à rendre sur...

Chefs et sous-chefs

J'ai une mauvaise nouvelle pour toi, dit l'Auditrice, il s'agit d'Ixe. Ixe a des ennuis. Tu le connais un peu, je crois. Effectivement, dit le Sceptique, j'en parle même dans un de mes livres. Plus exactement encore je le cite. Il faut toujours citer ses sources. De quoi il traite, ce livre? intervint l'Étudiante. Tu sais comment sont les chefs, dit le Sceptique. Je te tiens, tu me tiens, etc. Et donc tous se tiennent mutuellement, se tiennent et se retiennent. Se couvrent aussi, si tu préfères. Se protègent. Les chefs font donc bloc contre les sous-chefs, les sous-chefs contre les adjoints, les adjoints contre leurs propres adjoints, etc. En gros c'est le sujet. Je traite, si tu veux, de certaines formes d'organisation économique et sociale, formes assez courantes au demeurant. Précisons-le bien, c'est de la pure théorie, je m'abstiens d'entrer trop dans les détails. Je ne fais pas non plus de personnalités. Les démonstrations sont d'ailleurs assez complexes. Pour Ixe, je suis vraiment désolé, j'espère que ce n'est pas trop grave. Rassure-toi, dit l'Auditrice, il s'en remettra. Le système a eu un léger raté, une petite défaillance technique. Ils vont vite réparer ça. Au besoin, ils demanderont une consultation à Qui tu sais. Il leur doit bien ça. En trois coups de cuillère à pot, ce sera réglé. Tu me rassures, dit le Sceptique.

Hauts salaires

Tu critiques les salaires de la nomenklatura, dit la Députée, selon toi ils seraient excessifs, tu vas même jusqu'à dire indécents. Indécents, car sans le moindre rapport avec le travail fourni (et bien sûr aussi les résultats). Sur le principe tu as peut-être raison, mais on pourrait aussi te dire que de tels salaires sont nécessaires, nécessaires dans la mesure où ils constituent le meilleur moyen encore de combattre la corruption. Quand tu gagnes royalement ta vie, tu te laisses moins aisément corrompre. Tu résistes mieux à certaines tentations, piquer dans la caisse par exemple. Personnellement, je pense exactement le contraire, dit le Philosophe. Plus, au contraire, ton salaire est élevé, plus tu risques d'y succomber, à ces tentations. Lesdites tentations croissent en proportion même de ton salaire. Car l'appétit vient en mangeant. En outre, tu poses mal le problème. Car lesdits salaires ne sont pas extérieurs au problème, *ils en font eux-mêmes partie*. Oui, eux-mêmes. Lesdits salaires et le reste. Car, faut-il le rappeler, il y a aussi le reste, le reste et les à-côtés du reste. Rien qu'avec ces à-côtés, tu ne t'ennuies pas, crois-moi bien. Regarde Igrèque, cette brillante intelligence. Comme tu le sais, elle a pris une veste aux dernières élections. Et donc elle a perdu son poste. Qu'à cela ne tienne, elle a droit désormais à une rente à vie : combien de fois le salaire moyen, tu le sais comme moi. Tu connais aussi son âge. La vie est belle. Si ce

n'est pas là piquer dans la caisse, je ne sais plus ce que les mots veulent dire.

20/8/2006

Indemnités

Tout le monde naturellement était au courant, dit l'Auditrice, mais personne n'osait intervenir. Les rapports dormaient au fond des tiroirs, tiroirs qui eux-mêmes étaient fermés à double tour, etc. Lorsqu'un scandale éclatait, ce n'était jamais le coupable qu'on sanctionnait, mais toujours, n'est-ce pas, celui qui l'avait fait éclater, un contrôleur trop zélé par exemple. Et donc les grosses légumes s'en donnaient à cœur joie, elles faisaient plus ou moins ce qu'elles voulaient. Seulement voilà, la situation a changé. Pour une fois le contrôleur ne s'est pas laissé faire, il a porté l'affaire en justice. Et là, ô miracle, la justice lui a donné raison. Absolument. Certes, il n'a pas été réintégré dans ses fonctions, il ne faut pas rêver. Mais il a quand même reçu des indemnités. D'assez fortes indemnités même. Les grosses légumes ont mis plusieurs mois à s'en remettre. Il y a mieux encore, Zède lui-même vient d'être mis sous enquête. Tu te rends compte, Zède ! Et l'ad-joint de Zède, Zède bis. C'est le monde à l'envers. Zède n'a toujours pas compris ce qui lui était arrivé, les autres non plus d'ailleurs. Certains se sont faits mettre en congé maladie. D'autres, encore sous le choc, ont pris une retraite anticipée. Moi-même je m'étonne. Je cherche une expli-

cation. L'explication est simple, dit le Sceptique : les caisses aujourd'hui sont vides. Autrefois, en pareille situation, la solution était toute trouvée, on augmentait les impôts. Mais les impôts ont aujourd'hui atteint un niveau tel qu'on ne peut justement plus les augmenter (sauf peut-être pour les catégories les plus élevées de revenus, mais là, évidemment, pas touche!). La situation des contrôleurs s'en trouve par là même confortée. Comme on a besoin d'eux, on est obligé de les ménager.

21/8/2006

Grandes manœuvres

Je me résume, dit l'Étudiante. Une personne en tue deux autres, à la suite d'une dispute familiale. Elle les tue donc, puis disparaît dans la nature. Soit, il fallait la rattraper, on est bien d'accord. Mais pourquoi tout ce cirque? Ces véritables scènes de Far West? Ces ballets d'hélicoptères jouant à la guéguerre? Pourquoi ces conférences de presse avec chefs en battle-dress? Pour un peu on se serait cru au G8. Il ne manquait que les batteries de missiles. En fin de compte, comme on pouvait le prévoir, le type a été retrouvé sans vie, une balle logée au bon endroit. Tu connais la région, dit l'Avocate. Les deux principales agglomérations en sont M..., et N..., deux plaques tournantes importantes du trafic de drogue en... Les dealers y pullulent, en particulier aux abords des bâtiments scolaires.

Comme partout ailleurs, la police ferme les yeux, ordre venu d'en haut. Tout récemment encore, un prof s'est fait agresser dans une école. Quand les gens en viennent à exprimer leur ras-le-bol, on leur fait vite comprendre qu'ils ont intérêt à la boucler. Certains, pour avoir négligé cet avertissement, ont été condamnés en justice. Maintenant tu me demandes : pourquoi tout ce cirque ? Si nous n'étions pas en démocratie, je te dirais qu'il s'agit d'une opération de diversion. Mais, comme tu le sais, nous sommes en démocratie.

22/8/2006

L'Eurofoot

C'est une explication, mais il y en aurait d'autres, dit le Colonel. Par parenthèse, puisque tu te réfères au G8, je te signale que la brochure de l'Auteur consacrée au sommet de 2003 est citée dans un document officiel, enfin pas tellement officiel, puisqu'il est confidentiel. Tiens, je l'ai là, jettes-y un coup d'œil. Non, je ne peux pas te le prêter, c'est secret défense. Pas même te le laisser photocopier, je risquerais des ennuis. Lis juste ce passage, ça traite des problèmes liés au maintien de l'ordre : comment faire en cas de troubles civils, les mesures à prendre pour restaurer la loi et l'ordre, etc. Ils ont changé un peu le nom de l'Auteur, c'en est l'anagramme. Mais la brochure elle-même est bien résumée. L'Auteur, faut-il le préciser, ne les intéresse pas en tant qu'auteur, ils se fichent complètement de ses idées (sont-el-

les vraies ou fausses). Ils ne les discutent ni ne les réfutent. Si l'Auteur les intéresse, c'est uniquement en tant qu'acteur social, autrement dit en tant qu'il est lui-même partie prenante aux mécanismes qu'il décrit. Car dans la mesure même où il les décrit, forcément aussi il interfère avec eux. C'est ça qui les préoccupe. Pour le reste, ils s'entraînent à la gestion des crises. C'est très à la mode de nos jours, la gestion des crises. La gestion des crises leur a permis de découvrir un certain nombre de choses. Par exemple, que les crises les mieux gérées sont encore celles que l'on crée soi-même. Tu les crées d'abord, ensuite tu les gères. Comment s'y prend-on pour créer une crise? Rien de plus simple, tu décrètes l'état d'exception. En décrétant l'état d'exception, tu crées par là même une situation de crise. Ensuite tu gères la crise. Soit dit en passant, l'état d'exception n'a plus rien aujourd'hui d'exceptionnel, il est devenu la norme. On le décrète pour un oui ou pour non. J'en reviens maintenant aux choses qui t'étonnent, ces ballets d'hélicoptères, etc. C'est une entreprise de diversion, dis-tu. On peut très bien dire ça, c'est certainement exact. Mais on peut aussi dire que c'est un exemple de gestion des crises. L'occasion ne se présente pas tous les jours, ils ont su la saisir. Prochaine échéance, l'Eurofoot en 2008. L'exercice sera cette fois grandeur nature. Il y aura beaucoup plus d'hélicoptères.

Serial Killers

C'est l'avantage des Serial Killers, dit l'Ethnologue. N'importe qui aujourd'hui peut s'improviser Serial Killer, point n'est besoin pour cela d'un long apprentissage. En une journée ou deux c'est fait, tu connais ton rôle. Avec d'autres catégories de criminels, en revanche, c'est plus compliqué : essaye un peu, par exemple, de t'improviser dealer ! L'apprentissage s'étend ici sur plusieurs mois, voire plusieurs années. Conséquence, on distingue relativement bien un vrai dealer d'un faux. Voire un faux-vrai dealer d'un vrai-faux. Tu sais tout de suite à qui tu as affaire. Alors que Serial Killer... Je suis moins entraînée que toi à distinguer les vrais dealers des faux, dit l'Étudiante. Je dois même reconnaître que je me trompe assez souvent. Cela étant, quand tu dis que tout le monde peut jouer aujourd'hui le rôle de Serial Killer, personnellement je nuancerais. Le rôle, soit, admettons-le. Là, effectivement, les frontières se brouillent, on ne sait plus exactement qui est qui. Mais certains Serial Killers ne se limitent précisément pas à *jouer* le rôle de Serial Killer : ce sont de *véritables* Serial Killers. Lui n'était pas dangereux, dit l'Ethnologue. Ce n'était qu'une bête traquée. Mais il a bien joué son rôle, il l'a joué jusqu'au bout. Son rôle de Serial Killer, j'entends. La preuve, il s'est suicidé. Enfin, c'est ce que tu m'as dit.

Partage des tâches

Les choses suivent leur cours, dit le Journaliste : j'allais dire, leur cours naturel. Évidemment ça n'a rien de naturel, c'est au contraire minutieusement pensé et planifié. Rien n'est laissé au hasard. Après le lynx et le loup, ils passent à l'étape suivante : l'ours. Tout est désormais en place pour « l'accueillir ». Ils commenceront par les montagnes, avant de généraliser l'expérience à l'ensemble du territoire (forêts périurbaines comprises). Les sommes investies se montent déjà à plusieurs millions. Certes, ils le reconnaissent, l'ours représente un réel danger pour l'homme. Il pourrait y avoir des victimes. Mais quelle importance. C'est à l'homme de s'adapter à l'ours et non l'inverse. Ce sont leurs propres termes. C'est drôle, dit l'Étudiante. On dirait que leur but est de nettoyer la nature de toute présence humaine. C'est plus ou moins ça, dit le Colonel. Sauf, bien sûr, que la nature n'est chez eux qu'un prétexte. Comme tu peux bien l'imaginer, ils se fichent complètement de la nature. Leur préoccupation première est d'ordre politique. Pour comprendre l'intérêt qu'ils portent aux bêtes féroces, le mieux encore, je dirais, est de le rapprocher de celui qu'ils portent aux voyous et aux criminels. En principe, comme tu sais, voyous et criminels n'inspirent pas une très grande confiance aux populations, celles-ci en ont au contraire assez peur. Une telle peur est-elle ou non fondée, je n'aborderai pas ici la question. Mais le fait est qu'elle existe. C'est une réalité. Et donc, très logiquement, les gens

sortent de moins en moins de chez eux. Ils veillent également à éviter certains endroits. Aurais-tu envie par exemple d'aller te promener dans tel quartier? Non, n'est-ce pas, comme je te comprends. Ou d'emprunter, le soir, telle ligne de bus ou de métro? Tu n'es pas fou. Le principe ici est le même. Qui aurait l'idée, le dimanche, d'emmener sa petite famille en des lieux qu'il saurait hantés par des ours ou des meutes de loups? Bref, on assiste à un partage des tâches. En ville tu auras les voyous et les dealers, à la campagne les loups et les ours. Plus d'échappatoire. On ne t'interdit pas exactement de sortir de chez toi, tu en as tout à fait le droit. Mais tu en prends seul la responsabilité. C'est à tes risques et périls. Pourquoi ne veulent-ils pas que je sorte de chez moi? demanda le Collégien. C'est très simple, dit le Colonel. Moins tu bouges, mieux ils te contrôlent. Ils font donc en sorte que tu bouges le moins possible.

1/9/2006

Se protéger

Il y a un paradoxe, dit l'Avocate. Je ne sais pas si tu as remarqué, mais ceux qui choisissent un métier tourné vers les autres (psys, etc.) sont en même temps, très souvent, ceux qui se protègent le plus contre les autres. Essaie un peu, par exemple, d'obtenir un rendez-vous chez un psy, ou mieux encore *une* psy. Une copine à moi avait une adresse, elle tombe sur un répondeur :

Ne vous approchez pas des fenêtres

25

« Bonjour, vous êtes bien à tel numéro, je ne peux malheureusement pas vous répondre en ce moment. Toutefois, vous pouvez me joindre tel jour, telle heure ». C'était trois semaines plus tard. Tu as bien entendu : trois semaines ! Ladite psy ne répondait en fait qu'une demi-heure par mois. Une demi-heure pour tout le monde. Le reste du temps, elle était injoignable. Moi non plus je n'aime pas trop le téléphone. Mais je ne suis pas psy. Ma vocation propre n'est pas d'écouter les autres, de leur accorder de l'attention. Il faut aussi prendre en compte les relations de pouvoir, dit l'Ethnologue. Être psy te donne un certain pouvoir sur les gens. C'est très jouissif, le pouvoir. De l'attention, dites-vous ? Et quoi d'autre encore ? Je vais vous en donner, moi, de l'attention ! Rappelez-moi dans six mois. C'est ça le pouvoir. Ce n'est pas propre aux psys, dit le Sceptique. Beaucoup de gens sont comme ça.

5/9/2006

Histoire classique

Au juste, qu'est ce qui s'est passé ? demanda l'Auditrice. Oh, rien de très spécial, dit le Sceptique. Une histoire classique. Les chefs avaient organisé un pogrom. Mais ils étaient trop sûrs d'eux-mêmes. Et donc ils ont raté leur coup. En grec, ça porte un nom : l'hybris. En plus, à leur grande surprise, j'ai eu recours à l'autodéfense. Ça, ils ne s'y attendaient pas. Dans leur esprit, lorsqu'on te désigne pour tenir un rôle

de victime, évidemment tu ne te défends pas. Tu fais ce qu'on te dit de faire, c'est tout. En l'occurrence, tel n'a pas été le cas. Non seulement je n'ai pas fait ce qu'ils m'avaient dit de faire, mais j'ai oublié de les remercier pour la peine qu'ils s'étaient donnée en me le disant. En sorte qu'il n'y a pas eu vraiment de pogrom, seulement une esquisse de pogrom. La pâte n'a pas pris. J'ajoute que pour qu'il y ait vraiment pogrom, il faut que tout le monde fasse bloc derrière les chefs. Personne ne doit mettre en doute leurs sacro-saints oracles, les fables qu'ils débitent pour justifier leurs vilaines actions. Là aussi ils en ont été pour leurs frais. Et donc, très vite, les chefs ont sonné la retraite. Peut-être, aussi, ont-ils eu peur que cette histoire ne se retourne contre eux. Le mécanisme victimaire est d'instrumentation délicate. Tu ne peux pas l'instrumenter n'importe comment.

11/9/2006

Vos papiers

Moins on a affaire à la police, mieux on s'en porte, dit l'Ethnologue. Mais cette règle n'est pas absolue. Dealers et voyous n'ont, par exemple, pas trop à se plaindre de la police. Avec eux, les policiers se font bon enfant, plaisantent, s'entre-tiennent de la pluie et du beau temps, etc. On est copains-copains. Regarde en revanche comment s'effectuent les contrôles routiers (aujourd'hui continuels). Là, le ton change du tout au tout :

vos papiers, assis, les mains sur le volant, etc. Ils se montrent aussi très curieux : d'où venez-vous, quel est le but de votre voyage, d'autres choses encore de ce genre. Tu pourrais très bien les envoyer promener, ces détails ne les regardent en rien. Mais les gens préfèrent en règle générale répondre. Ils savent que s'ils ne le faisaient pas ils s'attireraient des tas d'ennuis, une fouille en règle du véhicule par exemple. La nuit, ils te braquent avec leur torche, comme c'est agréable. Et surtout il faut être patient, eux ont tout leur temps. Ils remplissent des documents, communiquent avec leur centrale, tournent autour de ton véhicule, etc. A la moindre remarque, ils deviennent menaçants, parlent d'outrage à agent, etc. Le train a au moins cet avantage qu'on évite de telles rencontres (en trafic interne au moins). Donc je prends le train. Il y a longtemps, personnellement, que j'ai renoncé à la voiture. Pas seulement pour cette raison, soit, mais pour cette raison-là entre autres.

9/13/2006

Le sommet

Regarde, dit l'Ethnologue, ils organisent une conférence au sommet, le sommet de la philosophie, comme ils disent. Ne ris pas, c'est tout à fait sérieux. Le thème en est : Aiguisons notre Esprit Critique. Ça aura lieu ce prochain week-end à... La participation s'annonce prestigieuse. Il y aura la Ministre, son Ex, Ixe, l'Annexe, la

Poire, le Copain, le Futur Copain, le Candidat, le Génie modifié, etc. Je ne vais pas tous te les énumérer, c'est sans intérêt. Tu devras en revanche te passer du Philosophe, lui n'a pas été invité. Ce n'est, comme tu sais, qu'un amateur. Il croit savoir alors qu'il ne sait pas. On pourrait en dire autant du Métaphysicien. Comment, tu ne connais pas le Métaphysicien ? Le Métaphysicien est une ancienne connaissance du Sceptique, ils se sont connus au temps de leurs études. Lorsque le Sceptique avait failli passer à la casserole, le Métaphysicien avait écrit au Journal pour prendre sa défense. Sa lettre avait paru dans le courrier des lecteurs. Évidemment ça n'est pas resté sans conséquences. Aujourd'hui encore ils s'en souviennent. L'Auteur, lui non plus, n'a pas été invité. Et pour cause, puisque, chaque fois qu'on l'invite, il parle du Grand Inquisiteur. Ça non plus ça ne pardonne pas. Non, les chefs préfèrent rester entre eux, c'est beaucoup mieux ainsi. Ils se sentent ainsi plus libres, plus libres de parler à cœur ouvert. Et de leurs petites combines, dit l'Étudiante.

Le Métaphysicien

Le cas du Métaphysicien est intéressant, dit l'Ethnologue. C'est un penseur profond, avec son actif une œuvre déjà importante. Outre une douzaine d'ouvrages, il a publié un certain nombre

d'articles dans des revues internationales de haut niveau. Il est souvent invité dans des colloques scientifiques, etc. Et pourtant, ici même, il se heurte à un véritable mur. A plusieurs reprises, dans le passé, il a cherché à se caser professionnellement, mais à chaque fois ils l'ont envoyé sur les roses. C'est tout juste s'ils ont seulement fait semblant d'ouvrir son dossier. Semblant. Lui, évidemment, vit très mal cette situation, il la considère comme injuste. Injuste, effectivement, elle l'est. Mais qu'y faire? Après tout, il n'est pas le seul à connaître un tel sort. Bien d'autres que lui sont dans ce cas. C'est même une situation assez courante. Mais il a soif de reconnaissance, je veux dire : de reconnaissance sociale. C'est là son point faible. Les autres le savent, et évidemment en profitent. De temps à autre, ils l'invitent à l'Émission, histoire de faire durer le plaisir. Il prend alors un ton affecté, ton qui n'est absolument pas le sien dans la vie normale. C'est comme si quelqu'un d'autre parlait à sa place. Bref, le piège se referme. Il y a plusieurs manières de neutraliser quelqu'un, celle-là en est une, non la moins efficace, je pense.

17/9/2006

Il le dit bien

Le pape a évidemment raison, dit l'Auteur. On ne saurait que souscrire à ce qu'il dit. Sauf qu'il est bien en dessous de la vérité. Je ne peux ici m'empêcher d'évoquer la mémoire d'Oriana

Fallaci. Elle vient juste de décéder, il convient de lui rendre hommage. C'était une femme courageuse. Elle n'hésita pas, par exemple, à parler d'islamo-fascisme, et donc on lui fit des procès. J'en reviens maintenant au pape. Encore une fois, il ne dit que le minimum, en fait le minimum du minimum. Mais ce minimum-là, il le dit bien. Pour ce seul et unique discours (je ne pense pas qu'il y en aura un deuxième), il restera dans l'histoire comme un grand pape. Les phrases qu'il contient n'ont évidemment pas été prononcées au hasard. C'est remarquablement ajusté comme propos. Ce n'est pas en vain, par exemple, qu'il a choisi d'illustrer son sujet, les rapports entre raison et religion, en citant un auteur byzantin du XIV^e siècle, l'Empereur Manuel Paléologue, qui régna à Constantinople quelques décennies seulement avant la conquête de la ville par les Ottomans. Le pape suggère ainsi un parallèle entre notre propre situation à nous, Européens du XXI^e siècle, et celle de Byzance au XIV^e siècle. En effet, les problèmes sont les mêmes. Ce qui se dessine ici en creux, c'est un appel à la résistance. Le pape comble ainsi un vide, le vide du politique. Il fait ce qu'il incomberait normalement au Prince de faire (mais qu'il ne fait pas), il désigne l'ennemi.